

Le conflit

Je déteste les conflits. C'est, évidemment, une grande faiblesse. Mais c'est aussi le signe – revendiqué comme tel – d'un attachement irréductible à ce qui constitue la pierre de touche de mes engagements : « convaincre sans vaincre ».

J'entends bien, pourtant, les injonctions réalistes de ceux et celles qui, autour de moi, m'implorent de reconnaître la loi d'airain du « rapport de forces ». Ils ont évidemment raison. Rien n'est plus « naturel » que le rapport de forces. La physique classique est, dans ce domaine, absolument imparable : « la résultante est la somme vectorielle de toutes les forces que subit un corps ». C'est la loi. C'est ainsi que les choses tiennent. Et « c'est ainsi – malheureusement - que les hommes vivent ». Défendre ses intérêts ou combattre pour ses idéaux ne fait pas, à cet égard, la moindre différence. On se positionne. On se compte. On se jauge et on jauge l'adversaire. On se concentre pour mieux se projeter dans le combat. On s'installe dans la tension, prêt à bondir au bon moment pour profiter des faiblesses de l'ennemi et préparer sa victoire.

Pourtant, il n'est même pas certain que ceux et celles qui s'en remettent aux rapports de forces le fassent avec la conviction qu'ils obtiendront ainsi la victoire. J'en ai connu – dans la banalité de la vie quotidienne, comme dans les querelles institutionnelles ou dans l'action politique – qui semblaient privilégier le combat à la victoire et jouissaient plus de l'exhibition impudique de leurs attributs que de la satisfaction, toujours modeste et bien souvent médiocre, d'avoir fait un peu avancer les choses.

C'est vrai que le conflit a de la gueule quand même ! Il supporte efficacement nos revendications identitaires : la violence d'un affrontement confère, au plus fort de la crise, un puissant sentiment d'existence. Et puis, le conflit a une foule d'avantages secondaires : il alimente nos bavardages pendant la pause et nourrit nos conversations de couple. Il nous exonère d'expliquer – quand ce n'est pas de comprendre – les enjeux des situations, au profit d'un manichéisme tout-terrain particulièrement jouissif. Nous en connaissons tous qui passent ainsi partout, en 4 X 4, sans le moindre scrupule à l'égard de quoi que ce soit ou de quiconque, matamores cahotants, guidés par les hurrahs de spectateurs invisibles, serrant les dents et appuyant sur le champignon jusqu'au bras d'honneur de la victoire... ou au fiasco – mille fois plus humain ! – d'un carambolage de pacotille.

Mais, même ainsi ridiculisé, le conflit nous tient. Il nous fait vibrer, individuellement et en groupes. Il structure nos collectifs et s'impose dans le débat public comme dans la gestion de la Cité, dans les affaires comme à l'université, dans notre vie privée comme dans nos actions publiques. Au point que ceux et celles qui,

comme moi, y sont mal à l'aise, sont soupçonnés de manquer de courage, voire de n'être absolument pas fiables.

Je plaide coupable. Les conflits me font peur. Je cherche spontanément à les désamorcer. Je crains toujours que l'opposition ne dégénère en violence. Je fuis le gore. Au cinéma comme ailleurs.

En situation de responsabilité comme dans les tensions inévitables de la vie quotidienne, j'écoute trop. Je m'astreins, par une sorte de masochisme méthodologique, à entendre les raisons de chacun, y compris de l'adversaire... et à pousser cet exercice le plus loin possible : jusqu'au moment où, effectivement, il a raison. Le bruit court : « Avec Meirieu, c'est toujours le dernier qui a parlé qui a raison ! ». Et son corollaire : « Meirieu m'avait donné raison et puis, il m'a lâché ! ». Comme si nous étions condamnés à n'instruire systématiquement qu'à charge ou à décharge, empêchés d'examiner le bien-fondé de la position de l'autre, interdits de délibérer avant de décider. Comme s'il nous fallait, pour être « fiable », camper sur des positions préalables inamovibles, réfractaires à toute argumentation, fermés à toute délibération.

Mais, si j'écoute trop, je parle trop aussi. Contre toute prudence. Je m'expose en de longues justifications, quand il faudrait cultiver le silence ou le sous-entendu, avec le sérieux imperturbable de celui qui ne dit pas grand-chose, mais « n'en pense pas moins ». « Meirieu, il nous saoule avec ses démonstrations interminables ! Il veut toujours convaincre... ça en devient fatigant ! » Effectivement. L'argumentateur infatigable est particulièrement fatigant pour les autres. Et moi, tout particulièrement : j'explique, j'illustre, je distingue, je commente, je récapitule, je décris, je reprends, je précise... Avec la volonté obstinée de convaincre. Mais aussi, dans mon entêtement même, avec la volonté d'entendre la résistance légitime de l'autre à mon propre discours. Et je m'arrête sur cette résistance. Je la saisis entre mes doigts, la décortique, la triture dans tous les sens, jusqu'à en comprendre le sens, dans ses moindres ramifications. Pour en avoir raison ou lui donner raison.

Evidemment, on dira que je me donne le beau rôle ! Pour faire oublier mes lâchetés dans les conflits, j'emprunte les oripeaux de « l'homme de dialogue », explicateur inventif, acharné mais ouvert, capable de convaincre et de se laisser convaincre. Je me montre sous mes plus beaux atours : constitutivement habermassien !

C'est vrai qu'à tout prendre, je ne vois pas d'autre utopie de référence pour une entreprise démocratique que l'injonction d'Habermas à « l'inter-argumentation rationnelle ». Rien d'autre à l'horizon pour qui cherche une ligne de passage entre le despotisme – fut-il éclairé – et le chaos des pulsions qui s'affrontent. Rien d'autre que : « On tente d'installer, quelque part, un espace où l'exigence de précision, de justesse et de vérité l'emporte sur les rapports de force. » J'ai dit : « On tente ». Et je sais, sur le bout des doigts, la difficulté de la tentative. Je sais les récupérations en sous-main de « l'éthique de la discussion » par les charlatans en tous genres. Je sais les manipulations de l'opinion par la sincérité affectée. Je sais qu'on n'expurge jamais les débats humains – fussent-ils les plus exigeants – de toute trace de sophistique et de démagogie... Mais je ne vois pas, pour autant, comment renoncer à un principe sans lequel autant se résigner tout de suite au triomphe de la loi de la jungle.

J'assume donc tranquillement la quête systématique de situations de dialogue apaisé. Je reste convaincu qu'il faut toujours écouter l'autre et ses raisons, et cela

jusqu'au moment où l'on pourrait lui donner raison. Je prône la délibération méthodique, l'exploration obstinée des enjeux et la recherche inventive des scénarios alternatifs. Je pratique, avec un entêtement délibéré, la reformulation et la clarification des positions réciproques, jusqu'à l'élaboration laborieuse d'une « sortie par le haut », en un dépassement qui prenne en compte les exigences légitimes de chacune et de chacun. Je crois à l'obstination démonstrative et à l'inter-argumentation rationnelle. Bref, je suis un indéfectible raisonneur.

Mais je ne suis pas complètement naïf pour autant. Je connais même la « question qui tue ». Celle posée par Platon au tout début de *La République* et répétée inlassablement, en écho, tout au long de notre histoire collective comme de nos histoires individuelles : « *Comment faire entendre raison à celui qui n'a pas choisi la raison ?* » Et je sais qu'il y a là une radicalité absolue : inutile de tenter d'expliquer à celui qui se précipite sur vous avec un couteau qu'il ne respecte pas l'impératif catégorique de la morale kantienne ! Impossible d'expliquer, face à la tyrannie des intérêts individuels déchainés, que l'humain ne se révèle que dans la recherche solidaire du bien commun ! Totalement chimérique que de croire pouvoir faire face à la dictature sous toutes ses formes par la seule force de conviction de son discours ! C'est là la faiblesse d'Habermas et la fragilité constitutive de toute posture démocratique. C'est la faille, jamais comblée, de tout système démocratique, son impuissance majeure face à tous les terrorismes : ou bien il les combat avec les seuls moyens compatibles avec ses propres principes... et risque de disparaître sous leurs coups. Ou bien, il utilise, pour les éradiquer, des méthodes qu'il réprouve et se destitue en quelque sorte lui-même comme démocratie.

« Convaincre sans vaincre » apparaît donc ainsi comme une gentille bluette pour intellectuels privilégiés. Refuser le conflit au profit du débat, comme un vœu pieu, voire une insupportable mollesse, génératrice d'illusions et de perte de temps face aux urgences du monde. Pour autant, je ne suis pas prêt à y renoncer. Je continuerai à tenter d'instituer, partout où c'est possible et chaque fois que j'y parviendrai, des « espaces hors conflits ». Je poursuivrai inlassablement mes bricolages habermassiens. Je les sais infiniment fragiles. Je me sais acculé régulièrement à les transgresser. Mais je ne veux pas ajouter à ces transgressions la facilité de la bonne conscience. Il ne faut entrer dans le conflit et la violence qu'à reculons. Cela permet, au moins, d'en sortir plus vite. Et sans avoir à se retourner.